Paul Verchères (Alexandre Huot)

Le Cow-boy amoureux

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

ILLUSTRATION : D.R.

Chapitre premier

Alcide Boyer

C'ÉTAIT DANS LES TEMPS antiques et solennels où Squeletteville, petite bourgade manitobaine formée de *cow-boys* canadiens-français, en était à ses débuts.

La couleur naturelle des planches de bois mou de ses maisons non peinturées n'avait pas encore été altérée et vieillie par le soleil, les pluies et la succession des saisons.

Baptiste Verchères, le chef de police de la bourgade, qui devait mourir en frisant près d'un siècle de vie, était alors un jeune homme fier, vigoureux.

Son poing gauche était synonyme d'hôpital. Tandis que son poing droit signifiait cimetière.

Et parlons donc de ses deux armes à feu inventées par le colonel Colt.

De son premier colt, il avait déjà déculotté une pipe de plâtre dans la bouche d'un *outlaw* à une distance de quarante pieds et de son second avait démoli un trente sous à la volée.

S'il était brave jusqu'à la témérité, Baptiste Verchères avait aussi un fond de justice et d'honnêteté fruste.

Élémentaire. Réaliste.

Il savait bien que dans l'Ouest barbare, aux méthodes sommaires, il lui était impossible d'imposer une norme de moralité collégiale ou couventine.

Certains scrupules, dans le *far-west,* étaient noyés dans des éclats de rire généraux.

Baptiste donnait de la marge aux *cow-boys.*

Mais il y avait certaines limites qu'ils ne devaient pas dépasser.

Il tolérait les filles de *salounes* et leur vertu faisandée.

Mais si l'innocence et la virginité étaient offensées, il s'empressait, à coups de feu si nécessaire, de couvrir l'offense du manteau du mariage.

S'il avait horreur du vol, il avait encore plus d'horreur contre la tricherie.

Un meurtre dû à la colère était pour lui une offense négligeable si on la comparait à un meurtre crapuleux commis pour s'accaparer du sale argent.

* * *

C'était le printemps.

Les dernières neiges venaient de fondre et la plaine encore molle n'était pas favorable au galop des chevaux.

C'est ce qui surprit Baptiste Verchères quand il vit entrer dans son bureau Vic Troyat, le contremaître du ranch de moutons AB*10,000.

— Qu'est-ce qui peut t'amener ici quand la plaine est détrempée et difficile, mon Troyat ?

— La mort.

— Et le défunt est ?

— Le grand boss...

— Alcide Boyer ?

— Oui.

— Comment est-il mort ?

— D'une ruade de cheval.

Baptiste se leva, se promena de long en large dans la petite pièce, cracha, toussa et finit par dire :

— C'est dur à avaler.

— Quoi ?

— Connaissant Alcide comme je le connais, je ne puis croire qu'un parfait cavalier comme lui n'ait pas réussi à éviter une ruade.

Troyat observa :

— J'ai fait le même raisonnement moi-même.

— Et... ?

— Et en examinant le cadavre j'ai fait une découverte curieuse qui mit fin à ma surprise.

— Quoi donc ?

— Un homme mort, eut-il été le plus habile des cavaliers, n'a aucune chance de parer une ruade...

— Que veux-tu dire Vic ?

— Ceci : J'ouvris la chemise de Boyer à la poitrine. Il y avait du côté du cœur un trou de balle cerclé de rouge.

— Où est le cadavre ?

— Dans le corral.

Troyat ajouta :

— On y va ?

Baptiste ne répondit pas. Il demanda :

— Où est la fille d'Alcide ?

— À la maison.

— Seule ?

— Non, son cavalier, Battling Renaud, la protège.

Troyat répéta :

— On y va ?

— Oui, juste le temps de former un *posse**.

— Bien, chef, quand vous serez prêt, venez me prendre à la *saloune* en face.

— Correct.

* *Posse comitatus,* en latin médiéval, signifie la « force du comté », et désigne le droit donné à une autorité légale de rassembler un groupe d'hommes pour l'aider. L'abréviation *posse,* désigne plus généralement un groupe de personnes ou même d'animaux. (NdÉ, d'après Wikipédia.)

Chapitre II

Nap. Ravelle

Un jeune *cow-boy* étranger quitta la plaine pour prendre la seule rue de Squeletteville.

Le jeune homme se murmura à lui-même :

— Auras-tu une chance ici, Napoléon Ravelle ? Tu as dû quitter Winnipeg à la hâte, la police vendue étant à tes trousses parce que tu avais tué un tricheur professionnel, alors que tu étais en état de légitime défense pourtant… Écoute, Nap., tu as 150 $ et un cheval pour tout partage ; il est temps que tu te places si tu ne veux pas finir par crever de faim.

Crever de faim ? Il vit la *saloune*.

— Il ne faudrait pas non plus crever de soif, mon vieux.

Il attacha sa monture au piquet hospitalier. Et entra dans la *saloune*.

Il n'y avait que quelques *cow-boys* d'assis.

Debout au bar Vic Troyat ingurgitait verre après verres. Et commençait déjà à être gris.

Ravelle s'approcha du bar et dit au *waiter* derrière :

— Un *ouisqui* double et *stréte*. Troyat regarda le nouveau venu :

— Tiens, tiens, dit-il, un étrange...

Nap. poussa un gros soupir.

Il dit, inexplicablement :

— Mon grand-père était un merveilleux *cow-boy;* il est mort à l'âge avancé de 88 ans. Savez-vous pourquoi il a atteint cet âge patriarcal ?

— Non.

— Parce qu'il s'est toujours mêlé de ses affaires.

Les yeux de Troyat devinrent menaçants. Mais la menace disparut vite de son regard pour être remplacée par la ruse. Il éclata d'un rire qui sonnait faux. Et dit :

— Il est un usage de l'Ouest qui veut que l'étranger ne puisse refuser une enchère unique au *bluff*...

Ravel l'interrompit :

... avec enjeu tout l'argent que cet étranger a dans ses poches, oui, je sais. Allons.

Troyat dit :

— Ainsi vous acceptez ?

— Certainement.

Comme les deux hommes s'attablaient, Baptiste Verchères entra.

D'un rapide coup d'œil il mesura la situation. Chose curieuse, il ne se plaça pas derrière Ravelle. Non. Il s'immobilisa derrière Troyat. Celui-ci brassa les cartes.

Parmi les cinq que reçut l'étranger il y avait trois dix.

Bientôt, Baptiste vit trois valets dans les mains du brasseur. Troyat reprit les cartes et demanda à son adversaire :

— Combien ?

— Deux.

La première carte était le 3 de cœur. Et... Oh !

La seconde était le quatrième 10, le 10 de carreau. Troyat dit :

— J'en prends deux moi aussi.

Comme il se saisissait du paquet, Baptiste, en un mouvement rapide comme l'éclair, immobilisa la main tenant les cartes et dit :

— Mes amis, approchez-vous, venez voir... Les clients de la *saloune* entourèrent la table.

— Verchères demanda à l'un d'eux :

— Tourne les trois cartes qu'a gardées Troyat.

Les trois valets apparurent.

— Maintenant, messieurs, regardez le paquet de cartes et la main de Troyat que j'immobilise. Voyez, son pouce est en train de tirer le quatrième valet en dessous du paquet.

Puis Baptiste demanda à Nap. :

— Quel jeu aviez-vous, étranger ?

— Quatre 10.

Il libéra la main du tricheur. Troyat la porta à son pistolet. Mais il n'eut pas le temps de le dégainer de sa ceinture.

Les deux colts du chef de police étaient déjà dans ses mains, prêts à cracher leur mitraille.

Baptiste appela un *waiter :*

— Désarme le tricheur, dit-il.

Quand ce fut fait, Nap posa tranquillement ses deux armes à feu sur la table et sourit moqueusement :

— On a parlé il y a quelques minutes d'un usage de l'ouest canadien ; eh bien, il y en a un autre dont je me réclame ; c'est que la victime de tricherie a le droit de châtier de ses mains et de ses pieds le tricheur. Chef, avec votre permission, Napoléon Ravelle, de Winnipeg et autres lieux, demande que cette coutume soit respectée.

Baptiste dit :

— Qu'elle le soit !

Les spectateurs s'écartèrent.

Les tables et les chaises furent poussées au loin. Ce fut Troyat qui attaqua le premier.

Mais le direct qu'il destinait à la figure de Ravelle mourut dans le vide.

De nouveau il fonça.

Comme son poing était pour connecter, il se passa quelque chose d'extraordinaire.

Nap s'envoya la tête et le corps en arrière.

Puis son pied explosa en pleine figure de Troyat qui tomba.

Mais pour se relever aussitôt, la figure ensanglantée et la rage, la vengeance au cœur.

Ravelle s'écria :

— Ça, c'est de la savate, saligaud.

Troyat tituba vers son adversaire.

Celui-ci l'envoya au plancher d'un direct à la mâchoire. Comme il se relevait en tricolant davantage Nap. dit :

— Tiens, tiens, ouvrez la porte, les gars. Ce que j'ai commencé avec la savate, je vais le finir par le *jiu-jitsu*.

Quand la porte eut été ouverte, Nap. s'empara du bras droit de Troyat.

Le tordit. Le tordit.

À la fin le tricheur se mit à hurler sa douleur.

Alors Nap, en un mouvement brusque et puissant, fit passer Troyat par-dessus son épaule.

Le projectile humain partit comme un bolide, traversa le trou de la porte ouverte et alla s'écraser dans la rue.

Baptiste sortit.

Passa les menottes à l'homme toujours étendu. Et dit :

— Vic Troyat, la tricherie aux cartes est une offense criminelle. Au nom de la loi je t'arrête.

Accompagné du *posse* réuni au dehors, il coffra le contremaître du ranch AB*10,000, dans la prison locale.

Chapitre III

Le *posse*

Sans y être invité, du consentement tacite de Baptiste, Nap. Ravelle avait suivi le *posse*.

Les chevaux allaient nécessairement au petit pas à cause de l'état de la plaine.

Soudain le chef de police approcha sa monture de celle de Ravelle et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Ben, vous savez, avec la réputation que vient de s'acquérir Troyat, il va sûrement perdre sa *djobbe*.

Le chef sourit :

— Et vous posez votre signature à sa succession ?

— C'est en plein ça.

— Avez-vous des références ?

— Les vôtres ne me suffisent-elles pas ?

— Évidemment oui, fit Verchères en éclatant de rire. Il reprit :

— Connaissez-vous les moutons ?

— Oui, très bien. Mieux que vous pensez... J'ai acquis mon expérience dans les plus gros *ranches* du *far-west* américain.

— Très bien.

— Glisserez-vous un bon mot pour moi au propriétaire du *ranch* ?

— Oui, je ferai cela ; mais ce n'est plus d'un mais d'une propriétaire qu'il s'agit.

— Ah...

Le chef expliqua avec une légèreté souriante :

— Charmaine Boyer est la plus jolie fille de la région. Belle, accorte, gentille, mais dangereuse quand on la fait fâcher...

Ravelle commenta :

— C'est une fille, je suppose, avec laquelle il faut marcher *drette,* comme on dit dans l'Ouest, hein ?

— Oui, elle est franche comme une balle.

Nap. questionna :

— Y a-t-il d'autre monde qui compte dans la maisonnée ?

— Oui, un.

— Qui ?

— Battling Renaud, un ancien boxeur, qui un jour sauva la vie du père de Charmaine, Alcide Boyer, alors qu'il allait se noyer.

— Alors feu monsieur Boyer lui manifesta sa reconnaissance ?

— Oui.

— Comment ?

— En le nommant gérant général du *ranch*.

— C'est tout ?

— Non.

— Quoi encore ?

— Le mort voulait que sa fille marie Renaud.

— Et Charmaine, que disait-elle de ça ?

— Elle remettait toujours sa décision à plus tard.

— Alors elle ne l'aime pas ?

— Ça m'en a tout l'air.

Le chef ajouta :

— Cependant, mon ami, n'allez pas croire que si vous avez des intentions matrimoniales à l'égard de Charmaine, le champ vous sera libre ; Renaud vous opposera une défense solide.

— Mais je ne connais même point la jeune fille...

— Aussi est-ce juste pour vous mettre sur vos gardes que je viens de vous dire ça.

Ils arrivaient au ranch AB*10,000.

Le chef se rendit immédiatement au corral.

Quelle ne fut pas sa surprise de constater que le cadavre n'était plus là !

À ce moment, il s'aperçut que le feu était pris dans la grange à paille.

Alors il poussa un sacre.

Sans nul doute, le cadavre brûlait avec la paille et la grange. Il attendit.

Attendit.. que l'incendie se fût éteint. Puis vérifia ses conjectures.

Un squelette calciné, inidentifiable, gisait dans les décombres.

Alors, Verchères dit :

— Venez, Nap., nous entrons chez Charmaine. Elle était seule.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Ravelle. Se tinrent. Il passa alors entre eux un fluide mystérieux et très doux. Quelque chose de ravissant et d'étrange à la fois.

Baptiste brisa le charme :

— Où est Battling Renaud ?

— Il est sorti il y a quelques heures.

— Pour où aller ?

— Je n'en sais rien.

— Le chef dit en indiquant Nap. :

— *Cow-boy* Ravelle, Charmaine.

Il reprit tout de suite :

— Vic Troyat, votre contremaître, est en prison.

— Quoi ?

— J'ai dû l'arrêter pour tricherie aux cartes, avec Napoléon Ravelle comme sa victime...

— Ah, ah, ainsi Troyat est un voleur ?

— Oui, et vous ne garderez pas un escroc comme contremaître, hein ?

— Non, évidemment.

Le chef sourit :

— Voilà pourquoi je vous ai amené Ravelle...

— Eh oui, mamzelle, dit celui-ci, j'ai l'honneur de poser ma candidature comme votre contremaître.

Charmaine demanda gravement :

— Approuvez-vous cette candidature, Baptiste ?

— Oui.

— Très bien, vous êtes engagé, monsieur Ravelle. Mais avez-vous de l'expérience dans l'élevage des moutons ?

— Oui, et davantage encore.

Le chef dit :

— Maintenant parlons d'autre chose.

— De quoi ?

— De votre grange à paille.

— Pardon.

— Évidemment votre grange à paille, ainsi que votre corral, étant à plus d'un mille d'ici, vous ne vous êtes pas aperçu de l'incendie...

— L'incendie ? La grange est brûlée ?

— Oui. Et s'il n'y a rien d'aussi éphémère qu'un feu de paille, il n'y a rien non plus d'aussi ardent à son zénith.

Il toussota :

— Et voilà pourquoi le cadavre de votre père n'est plus qu'un amas d'ossements calcinés...

Charmaine demanda avec une émotion intense :

— Mais pourquoi cette profanation ?

— Pour faire disparaître le tracé de la balle dans la poitrine du pauvre Alcide. Celui qui a transporté le cadavre du corral à la grange et qui a mis le feu à la paille n'est nul autre que l'assassin.

S'adressant à la jeune fille, le chef de police demanda :

— Savez-vous qu'en ce moment il n'y a pas un seul de vos *cow-boys* ici ?

— Non, mais je m'explique qu'ils sont partis avec Battling.

— Renaud a-t-il l'habitude de vous laisser ici seule, sans protection ?

Charmaine dit bravement :

— Vous devez savoir, Baptiste, qu'une *cow-girl* comme moi est fort bien capable de se défendre...

Chapitre IV

Battling Renaud

Le *posse* était dans le *bunkhouse* quand les *cow-boys* du AB*10,000 revinrent avec à leur tête Battling Renaud.

Celui-ci demanda à un des membres du *posse :*

— Vous êtes venus pour découvrir le meurtrier de Boyer ?

— C'est évident.

— Où est Verchères ?

— Avec mademoiselle.

— Et Troyat ?

— En prison.

— Hein ?

— Oui, il a été pris en flagrant délit de trichage aux cartes.

— C'est là un *frémoppe* contre Vic.

Sans ajouter un traître mot il se rendit à la maison. Charmaine était encore à causer avec les deux hommes quand son gérant général entra.

— Verchères, dit Renaud, où est Vic ?

— À un endroit qu'il a richement mérité d'habiter.

— Ainsi c'est vrai ?

— Que Troyat est un escroc ? Mais oui.

Charmaine intervint :

— Je viens de m'engager un remplaçant à Troyat.

— Qui ça ?

— Moi, monsieur, dit Nap.

Battling demanda :

— Vos références, l'ami.

Sèchement Charmaine déclara :

— Je les ai vues, et elles me suffisent...

— Voyons, Charmaine, si votre père vivait, il ne vous laisserait pas parler ainsi.

— Non, je sais, vous avez exploité au coton le fait que vous lui aviez sauvé la vie. Il voulait vous donner la mienne en échange, mais attendez, je n'ai encore rien décidé à ce sujet.

Alors Renaud perdit la tête.

Il s'avança, menaçant, vers Nap. qui l'attendait de pied ferme.

Pauvre Battling, il eut le tort de tenter de frapper Ravelle. Celui-ci s'empara de son bras, le tordit, se le passa par-dessus son épaule et lança Renaud contre une commode où il s'assomma.

— *Jiu-jitsu !*

Battling se releva bientôt et voulut reprendre la lutte. Mais Charmaine l'en empêcha :

— Si vous ne vous tenez pas tranquille, monsieur Renaud, dit-elle, je vous mets poliment à la porte.

Se tournant vers Nap., elle dit :

— Maintenant que faut-il faire ?

— Prévenir tous les *cow-boys* que je suis leur seul et unique *boss,* responsable à vous seulement, mamzelle.

Baptiste sortit. Rassembla les employés.

Quelques minutes plus tard, debout sur sa galerie, Charmaine dit d'une voix claire et sèche :

— *Cow-boys,* j'ai décidé quelque chose, vous n'aurez plus dorénavant à accepter d'ordres de monsieur Renaud. À celui-ci, j'assigne d'autres devoirs. Votre nouveau contremaître ici présent, Napoléon Ravelle, est mon seul représentant auprès de vous. Obéissez-lui en tous temps, et si vous avez des plaintes à formuler contre lui, c'est à moi qu'elles doivent être adressées.

Ravelle se leva alors :

— *Cow-boys,* dit-il, déjeuner dans la *bunkhouse* à 4 h 30 heures demain matin, et départ pour la plaine à 5 heures.

Indigné, Battling parut.

Comme il voulait parler, par le truchement d'une jambette, Baptiste le fit tomber.

Se penchant alors sur lui, il lui enleva un brin de paille attaché à sa botte et le lui montra en chantonnant :

« Ils tirèrent à la courte paille pour savoir qui, qui, qui serait tué... ! »

Les deux hommes se regardèrent longtemps. Ce furent les yeux de Renaud qui capitulèrent. Il déguerpit en disant :

— Les choses n'en resteront pas là. Je vais de ce pas faire libérer Vic Troyat par un juge de paix.

Nap. dit :

— Chef ?

— Oui... ?

J'aimerais bien que vous resteriez, vous et votre *posse,* pour demain. Je ne connais pas les *aitres* de cette plaine, et je ne suis pas sûr de tous mes *cow-boys.*

— Entendu.

— Vous restez ?

— Je reste.

À la fin de la veillée, Charmaine dit à Ravelle :

— Merci, mon ami.

— Merci pourquoi ?

— Pour m'avoir délivrée de Renaud et de ses sottes ambitions matrimoniales.

— Nap. remarqua :

— Il vous pesait tant que ça sur les rognons ?

— Oui et davantage.

Ils se sourirent.

Et dans ces deux subtils sourires il y avait deux promesse à la fois voluptueuses et indéfinissables...

Chapitre V

Le ranch AB*10,000

C'était le lendemain.

Il faisait encore noir quand la petite troupe composée des *cow-boys* du *ranch* et du *posse* s'ébranla en direction du nordet.

Baptiste demanda à un *cow-boy :*

— — Où est le gros du troupeau ?

— — Dans le corral du trécarré, assemblés là pour la tonte semi-annuelle de la laine.

À son tour Ravelle questionna :

— Combien y a-t-il de moutons ?

— Oh, une dizaine de mille.

— Et d'agneaux du printemps ?

— Cinq mille peut-être.

— Fiou ! fit Nap., « *some* » *ranch !*

Il reprit :

Mais sommes-nous loin du corral à tondaison ?

— Non, nous serons là dans quinze ou vingt minutes.

Le corral en question se dissimulait derrière une ondulation de la plaine.

Comme ils y arrivaient, Baptiste appela :

— Eh, *cow-boy*-berger !

N'obtenant pas de réponse, il entra dans le corral avec Ravelle.

Celui-ci dit :

— Regardez.

Une couple de douzaines de moutons tournaient en rond. Incessamment...

Les deux hommes hâtèrent le pas.

Ce tournoiement constant des bêtes ne pouvait signifier qu'une chose.

Une seule.

Une chose lugubre.

Ils pénétrèrent dans le cercle.

En effet, le cadavre du *cow-boy*-berger reposait là.

Il était mort, littéralement saigné, d'une balle au ventre. Baptiste connaissait l'homme.

Il était doux.

Comme les moutons dont il était le pasteur. De service. Souriant.

Il n'avait rien à lui.

Le chef de police remarqua :

— Le pauv' gars, il n'avait aucun ennemi. Au contraire...

— Alors, dit Nap., ce n'est pas à cause de lui qu'on l'a tué...

— Évidemment non. Il est mort victime de son devoir *cow-boy*-pasteur.

Ravelle ordonna à ses hommes :

— Comptez les agneaux qui sont avec leurs mères dans le corral.

Comme les *cow-boys* commençaient à s'affairer, Baptiste dit :

— Résumons la cause, voulez-vous ? Peut-être le seul fait de l'étaler devant nous jettera-t-il un peu de lumière...

— Peut-être bien.

— Alcide Boyer est tué.

— D'une balle, puis d'une ruade de cheval.

— Ce qui prouve que l'assassin est malhabile.

— Ah...

— Oui, car il aurait dû comprendre que la présence de la balle démontrait hors de tout doute que la ruade était un *féque*...

Baptiste dit :

— Oui, et c'est pourquoi il a mis le feu au cadavre. C'est aussi la raison pour laquelle il ne sera jamais condamné pour ce crime.

— Hein ?

— Oui, pas de *corpus delicti*, pas de pendaison.

— Mais nous l'avons le *corpus delicti*...

— Vous oubliez quelque chose, Nap. C'est que ce cadavre n'est plus qu'un squelette, un amoncellement d'os...

— Et puis après... ?

— Pourriez-vous jurer, après avoir contemplé les ossements, que ce sont là les restes mortels d'Alcide Boyer ?

Nap. comprit :

— Vous avez raison, chef.

Celui-ci reprit :

— Je ne sais si vous pensez comme moi...

— À quel sujet ?

— Au sujet de l'identité de l'assassin.

— Battling Renaud.

— En effet ce ne peut être un autre que lui.

— Mais pourquoi aurait-il tué son ami ?

— C'est justement ça qu'il me faut découvrir. Après, le brin de paille qui était pris dans une de ses bottes le fera bien pendre.

Ravelle sourit :

— Vous oubliez, chef, que vous n'avez pas de *corpus delicti*.

— Et vous ?

— Et moi quoi ?

— Vous oubliez que nous avons un second cadavre bien identifiable...

— C'est vrai, le *cow-boy*-berger.

Baptiste dit :

— Et ce cadavre ne sera pas brûlé ou bien je change de nom.

Un *cow-boy* cria :

— Fini le comptage, *boss.*

Ravelle demanda :

— Combien ?

— Trois mille deux agneaux.

Nap. fit un calcul mental... Et arriva à la conclusion qu'il y avait crime.

En effet, 10 000 moutons sont supposés reproduire la moitié du troupeau au petit moins.

La moitié faisait 5 000.

Il manquait donc 2 000 agneaux au bas mot. Où étaient-ils ?

Ravelle leva les yeux au ciel.

Dans le firmament il vit au loin des oiseaux de proie qui planaient en rond, descendant presque au ras du sol, pour remonter tout de suite dans les airs.

Le nouveau contremaître dit :

— Les 2 000 moutons manquant à l'appel sont là-bas...

Baptiste ajouta :

— Oui, et les oiseaux de proie démontrent qu'il y a de la mort.

Ils partirent seuls.

À leur arrivée, ils constatèrent que les agneaux étaient défunts.

Ils constatèrent aussi autre chose. La présence d'un homme.

Il était à dépouiller les bêtes mortes de leurs toisons. Baptiste lui dit :

— Eh, Tim ?

Tim tressauta.

Il n'avait pas remarqué l'approche des deux vigilants.

Nap. demanda :

— Qui est ce gars ?

— Bocherall, un vaurien, un chenapan qui a été assez habile pour ne pas se faire pincer pour ses délits.

Ravelle se rendit auprès de Bocherall et lui demanda :

— Qui vous a autorisé à prendre ces peaux d'agneau ?

— Renaud !

— Que deviez-vous en faire ?

— Battling me les a tout simplement données.

— Ah, ah, eh bien, je vous les retire, moi.

— Pourquoi ?

À ce moment les regards des deux hommes se rencontrèrent. S'entremêlèrent.

Ce fut Bocherall qui capitula. Nap. railla :

— Pourquoi ? Vous voulez le savoir, voici : C'est que je suis le contremaître de cet « *outfit* », indépendant de Renaud, qui n'a plus aucune autorité dans la plaine de Charmaine Boyer.

— Mais il me les a données ces peaux.

— Eh bien, mettons que je les dédonne, moi !

Baptiste intervint :

— Tim, dit-il, tu es dans les patates et tu le sais fort bien. En effet, seuls les propriétaires de *ranches* ont le pouvoir de donner ou de vendre ce qui, en exclusivité, leur appartient. Laisse les toisons ici et déguerpis.

— Minute, fit Ravelle.

Il s'approcha du cheval de Bocherall. Y lut la marque AB et dit :

— Le cheval reste ici. Tu pars à pied.

— Mais cette monture m'appartient.

— Tu mens.

— Non...

— La marque AB sur le cheval te dément.

— J'ai acheté cet animal.

— De qui ?

— De Battling Ren...

— Encore !

Baptiste intervint de nouveau :

— D'abord, dit-il, Renaud n'avait pas droit de te vendre la bête ; je te renvoie à ce que je t'ai dit tout à l'heure... Et puis, si c'est vrai que tu as bel et bien acheté l'animal, montre-moi ton reçu...

L'homme ne produisit pas de facture acquittée.

— Ainsi tu n'as pas le papier ?

— On ne m'en a pas donné.

— Alors sacre le camp.

Nap. accentua :

— Ouste, ramasse tes guenilles.

Comme il prenait sa carabine, Baptiste lui dit :

— Montre.

Le chef sentit le bout du canon de l'arme.

— Ça sent la poudre, et ça signifie que cette carabine a tiré au moins un coup au cours des dernières vingt-quatre heures...

Il reprit :

— Je saisis cette carabine, et maintenant pousse-toi...

Cette fois le chenapan ne se fit pas prier. Non, non.

Il s'empara de son baluchon et partit à pied, cependant que les deux hommes lui souhaitaient un bon voyage ironique.

Chapitre VI

Sel et salpêtre

Baptiste examina longuement les agneaux morts. Ou du moins une dizaine de carcasses.

— Je ne vois aucune marque de violence, dit-il.

Nap. réfléchit quelques instants. À la fin il murmura :

— La mort par empoisonnement ne laisse jamais de traces externes.

— Ainsi, dit Verchères, vous croyez que les animaux ont été empoisonnés ?

— Oui.

— Mais avec quoi ?

— Attendez quelques instants, chef, je vais vérifier ma théorie et voir si elle correspond bien à la réalité.

Il s'éloigna. Marchant lentement, la tête penchée vers la terre.

De temps en temps il ramassait quelque chose qu'il plaçait avec soin dans une blague vide.

Il y avait une vingtaine de minutes qu'il errait ainsi mystérieusement, quand il décida qu'il en avait assez et revint au chef.

Il lui dit :

— Je crois de plus en plus à la véracité de ma théorie. Il y a une raison bien simple d'en avoir le cœur net.

— Quoi donc ?

— J'ai appris aux USA bien des trucs. Regardez-moi faire... Il sortit sa blague dans laquelle il y avait vingt-cinq ou trente petits cristaux.

Puis il dévissa la coupe du goulot de la gourde qu'il portait en bandoulière.

Après avoir placé les étranges cristaux dans la coupe, il ajouta de l'eau.

Et brassa. Brassa. Jusqu'à ce que les cristaux se fussent dilués. Il déchira alors une page de son calepin.

Fit des tracés sur le papier avec le liquide. Les laissa sécher au soleil.

Alluma une cigarette.

Appliqua le tison de sa cigarette sur un des tracés.

Le feu rouge se mit à avancer sur le papier aux endroits où se trouvait l'ex-liquide.

Il dit alors au chef :

— L'expérience est faite. Je suis sûr, absolument sûr de ma théorie. Les agneaux ont bel et bien été empoisonnés.

— Mais comment le savez-vous ?

— C'est bien simple ; les agneaux adorent le sel. Or, le sel est inoffensif. Mais ma petite expérience a démontré que ces cristaux n'étaient pas du sel...

— Qu'est-ce qu'ils étaient alors ?

— Du salpêtre.

— Hein ?

— Oui, et le salpêtre est du poison vif pour les moutons...

Le chef avait compris :

— Ah, ah, fit-il, ainsi les animaux en question aiment le sel et comme le salpêtre a le même goût que le sel...

— Ils ont été tués délibérément.

— Mais pourquoi ?

Le chef observa :

— Cherchons le gars qui a intérêt à ruiner Charmaine Boyer, c'est lui le seul coupable.

À ce moment, ils virent deux hommes à cheval, qui venaient vers eux.

C'étaient Battling Renaud et Vic Troyat.

Baptiste sortit un de ses colts et le braqua sur Troyat :

— Ainsi tu t'es évadé, hein ?

Troyat ricana :

— Je me serais évadé pour venir me jeter entre vos jambes ? Me prenez-vous pour un imbécile ?

— Évidemment.

Le bandit avait raison.

Renaud expliqua :

— Tout s'est passé légalement ; Vic a comparu devant un juge de paix qui l'a mis en liberté provisoire.

Nap. demanda :

— Pourquoi avez-vous pris la peine de vous rendre jusqu'ici ?

Battling dit d'une voix rude :

— J'ai un message pour toi.

— Ah, ah... un message ?

— Oui.

— À quel propos ?

— Charmainem'arétablidansmonanciennepositions ; tu es dégommé, Ravelle, comme contremaître, et remplacé par Vic...

Baptiste s'écria :

— C'est faux !

Nap., lui, insulta :

— Menteur !

— On verra bien...

— *Chourre,* fit Verchères, on verra bien.

Se tournant vers Ravelle il ajouta :

— Viens...

Quand ils furent hors de portée de voix, Nap. demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que vous allez vous rendre immédiatement chez Charmaine et lui expliquer la situation.

— Moi ?

— Oui, vous.

Le chef *pitcha* un clin d'œil à son compagnon :

— J'irai vous rejoindre plus tard. Allez...

Le chef de police rassembla son *posse.*

— Nous bivouaquons ici cette nuit, les amis. Ayez l'œil et l'oreille au grain.

Quelques minutes plus tard, il entendit au centre d'un groupe de *cow-boys* du ranch AB*10,000, la voix de Battling qui ordonnait :

— Ravelle vient de partir à sa courte honte. Le nouveau contremaître est Vic Troyat ici présent. Obéissez-lui comme à la grande *bossesse...*

Troyat dit :

— Le premier travail à faire, c'est de détruire les agneaux morts.

— Comment ?

— Par le feu.

— Quand ?

— Immédiatement.

Mais quand ils arrivèrent au charnier naturel, ils eurent la surprise de leur vie.

Calme et froid, les colts aux mains, Baptiste se tenait debout, menaçant :

— Le premier qui allume une allumette est un homme mort, annonça-t-il.

Il ajouta :

— *Cow-boys,* on veut vous circonvenir, vous tromper. Certain individu a intérêt à faire disparaître ces agneaux sans lesquels il serait impossible de punir le gars qui a empoisonné les bêtes...

Il ordonna à trois membres du *posse* de se reléguer comme sentinelles au cours de la nuit qui s'en venait.

Malheureusement un des vigilants s'endormit sur son quart. Quand il s'éveilla les agneaux flambaient.

On éveilla Baptiste qui, voyant l'incendie, se pinça les lèvres.

Fit venir les *cow-boys.*

Et leur dit, braquant ses colts sur eux :

— Au nom de la loi, je vous désarme.

Silencieusement, les membres du *posse* encerclèrent les *cow-boys.*

— Allons, bas les armes ; jetez vos colts et vos carabines sur le sol.

Ils obéirent.

— *Posse*, maintenant faites votre devoir.

Ils fouillèrent les *cow-boys*.

Sans résultats.

Mais quand deux *possemen* arrivèrent à Troyat et Renaud, ceux-ci produisirent chacun un colt et tirèrent.

Tirèrent sans viser.

Heureusement ils ne tuèrent ni ne blessèrent personne.

Seul le chapeau *10-gallons* du chef fut transpercé d'une balle.

Les *possemen* eurent vite fait de maîtriser les deux chenapans à qui Verchères déclara :

— Au nom de la loi je vous arrête...

— Pourquoi ? demanda Renaud en ricanant.

— Oui, pourquoi ? insista Troyat.

— Pour tentative de meurtre...

— Contre qui ?

— Contre ma personne...

Battling railla :

— Vous me paraissez en excellente santé pourtant, chef...

— Oui, mais pas mon chapeau !

Baptiste dit à quatre de ses hommes :

— Rendez-vous avec les prisonniers à Squeletteville et coffrez-les derrière les barreaux.

Le chef sauta sur sa monture.

— Où allez-vous ? lui demanda un *posseman*.

— Chez Charmaine. Attendez-moi et surveillez bien les *cow-boys;* car il se peut qu'il y ait des traîtres de la race de Judas, parmi eux...

Giddap... Giddap.

Le cheval du chef, portant son maître, partit au p'tit trot. Verchères se mit à chantonner :

« Rendez-moi ma patrie / Ou laissez-moi mourir. »

Chapitre VII

Charmaine et Nap

Le soir tombait quand Ravelle arriva à la maison du *ranch*. Charmaine, assise sur la galerie, tricotait un bas.

— Tiens, c'est vous, dit-elle.

Sa figure manifestait de l'inquiétude.

— Qu'est-il arrivé pour que vous reveniez ainsi inopinément ?

— Oh, bien des choses dont la principale est que votre vie est en danger et en très grave péril.

— Vous me faites frémir ! Racontez-moi donc...

Il expliqua les agneaux morts. Le salpêtre. Les vols de toisons de Bocherall. L'arrivée inopinée de Renaud et Troyat.

À ce moment Charmaine s'écria :

— Mais c'est archifaux; je ne vous ai jamais dé-gommé comme vous dites; vous êtes toujours mon contremaître.

Elle questionna.

— Mais pourquoi, tous ces crimes ?

— Je me le demande moi-même. En tout cas c'est joliment compliqué et ça doit remonter loin, très loin dans le passé.

— Alors ?

— Alors peut-être que si nous cherchions dans ce passé qui est vôtre, finirions-nous par découvrir le joint, la clef de cette affaire aussi criminelle que mystérieuse, hein, mamzelle ?

— Ne me mamzellez plus. Pour vous, dorénavant, je veux être Charmaine tout court.

— Charmaine ?

— Oui, Napoléon...

— Napoléon, quelle lourdeur ! Pourquoi ne pas vous servir de Nap. ?

— Évidemment, pourquoi ? ... Mais de quoi parlions-nous donc ?

— Nous nous mettions en train d'observer mon passé, Nap.

— Alors on y va ?

— Oui, je commence...

La jeune fille fit alors le récit suivant...

Chapitre VIII

L'histoire de Charmaine

Les souvenirs de la jeune fille remontaient alors qu'elle avait environ six ans.

Son père Alcide Boyer n'était pas riche.

Il venait de s'établir sur son *ranch* dans le Manitoba. Il manquait d'argent pour développer ses troupeaux. Soudain la chance tourna en sa faveur.

Trois années de prospérité se succédèrent.

Nap. interrompit :

— Votre mère vivait encore alors ?

— Oui.

Elle soupira. Sa mère... Sa pauvre mère !

Charmaine reprit son récit...

La jeune fille avait sept ou huit ans quand elle eut connaissance de la première querelle entre ses parents.

Son père dit froidement :

— Inutile de nier, je sais que tu fais avec mon contremaître des choses, des choses abominables...

Sa mère reprocha :

— J'avoue l'incident ; mais c'est ta faute aussi...

— Ma faute !

— Oui, tu sais que je suis très affectueuse et tu me négliges...

— Bien, je vais te donner une chance, une dernière ; je serai bon mari et excellent amoureux pour toi. Je ne te négligerai plus...

Cette scène sema dans le cœur de la petite Charmaine de la sympathie pour son père et de l'antipathie contre sa mère.

Celle-ci avait la chair faible.

De nouveau elle quitta le sentier de la vertu.

Alcide endura.

Sacra. Pesta.

Se tanna.

Enfin vint le jour où, en l'absence de sa femme, il *pacta* toutes ses affaires personnelles.

Plaça les valises sur la galerie.

Et dit à sa femme, dès son retour :

— Il est bien bon d'être cocu.

« Cocu, passe encore...

« Mais cocu content, non, pas ça par exemple.

« Je te chasse, ma femme. Un de mes *cow-boys* va te conduire à la première station du C.P.R. Cependant je ne te laisserai pas dans la pénurie. Non. Quand tu auras besoin d'argent, écris-moi et je t'en enverrai. »

Après ce départ, Charmaine n'avait jamais revu sa mère.

Les années passèrent.

La première école était située à plus de cent milles. La distance était prohibitive.

Charmaine n'alla donc pas à l'école publique. Ce fut son père qui fut son précepteur.

Il enseigna à sa fille tout ce qu'il savait. Ce qui était loin d'être peu.

Charmaine avait dix-huit ans quand son père amena Battling Renaud à la maison.

Parce que Renaud lui avait sauvé la vie, Alcide Boyer lui était très reconnaissant.

Trop même.

Il se laissa envoûter par Battling...

Allant jusqu'à demander à Charmaine de le marier. Mais celle-ci ne l'aimait point.

Cependant elle ne voulait pas faire de la peine à son papa qui était si bon pour elle...

Alors elle usa de subterfuges. D'atermoiements.

Elle remit...

Remit sa décision finale. Puis son père mourut...

Alors elle se sentit libre. Délivrée...

Nap. questionna anxieusement :

— Vous n'avez jamais aimé ce Battling, n'est-ce pas ?

— Non, mon ami.

— Votre cœur vous appartient-il encore ?

— Non.

— Oh !

Avec toute la franchise d'une *cow-girl,* Charmaine dit alors :

— Il est à toi, mon cœur, grand nigaud !

Chapitre IX

Baptiste Verchères

Quand le chef de police de Squeletteville arriva à la maison le lendemain matin, il vit les deux amoureux étendus dans deux chaises longues sur la galerie.

Ils dormaient en se tenant la main. Baptiste sourit.

Et murmura :

— Ils ont solutionné leur problème d'amour. Reste à trouver la solution du grave problème de crimes.

Il éveilla les amoureux.

— Charmaine, dit-il, si je me rappelle bien, ton père avait un coffre-fort...

— Oui.

— Où est-il ?

— Dans le bureau.

— Viens...

Le coffre-fort ancien reposait dans un coin du cabinet de travail du mort.

Baptiste dit :

— Ouvre-le, Charmaine.

— Hélas, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connais pas la combinaison.

— Mais comment cela peut-il être ?

— Seuls mon père et Renaud étaient dans le secret.

Baptiste dit :

— Il faut que nous transportions ce coffre-fort ailleurs.

Nap. demanda :

— Dans quel but ?

— Parce qu'il doit y avoir dedans des documents de prime importance que Renaud voudrait bien soustraire à notre examen.

— Mais Battling est sous arrêt.

Le chef eut un pâle sourire :

— Je connais trop bien la petite prison de Squelette-ville et ses limitations. S'il y a quelque chose dont

elle n'est pas à l'épreuve, ce sont les évasions. Ou je ne connais pas Battling ou il sera bientôt ici avec son *side-kick* Troyat.

— Je comprends, fit Nap. Mais ne pourrions-nous pas éventrer le coffre-fort ici même ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en entrant dans cette maison Renaud se dirigera tout de suite vers cette pièce où nous sommes, alors que nous n'aurons pas encore fini l'étude des documents.

— Alors, chef, où voulez-vous le transporter ?

— Dans le *bunkhouse* vide parce que les *cow-boys* du ranch bivouaquent. Nous pourrons y travailler tranquilles. Je croix que deux hommes comme nous peuvent le déménager sans trop de difficultés.

Dix minutes plus tard, le coffre-fort était dans le *bunkhouse.* Baptiste s'essuya le front. Et dit :

— Maintenant un *ciseau-à-frette,* une masse et un levier que nous fassions sauter la serrure.

Ravelle déclara :

— Je crois qu'une masse suffira.

Il alla en quérir une dans un coin. *Souigna.*

Une fois. Deux fois. Trois fois. Le coffre-fort était enfin vaincu.

La première chose que vit le chef fut une pile de billets de banques. Il les compta. Il y avait plus de 15 000 piastres.

Puis il sortit une longue enveloppe de parchemin sur laquelle étaient écrits ces mots :

Mon testament de ma main

Alcide Boyer

Baptiste déchira l'enveloppe. Sortit le papier. Le déplia. Et lut :

> « Sain de corps et d'esprit, recommandant mon âme à la miséricorde divine, je soussigné lègue, par ce testament olographe, ma fortune entière à ma fille unique Charmaine Boyer que je nomme ma légataire universelle avec autorisation de disposer de tous mes biens à sa guise.
>
> « Et ce 27e jour d'avril 1879, j'ai signé :
>
> « Alcide Boyer. »

Baptiste s'écria :

— Mais le 27 avril 1879, c'était la semaine dernière. Il se gratta la tête :

— Je vois une anguille sous cette roche. Pourquoi ne s'est-il passé que quelques jours entre ce testament et la mort violente du testataire ?

Il haussa les épaules :

— Enfin nous verrons bien...

Baptiste plongea de nouveau la main dans le coffre-fort. Il en sortit un paquet ficelé, d'une couple de pouces d'épaisseur.

Soudain il tressaillit. Il y avait de quoi.

En effet, sur le paquet étaient écrits ces mots :

> « Chère Charmaine,
>
> « Si tu lis ces lignes, il faut, entends-tu ? que tu jettes immédiatement ce paquet au feu sans en lire le contenu.

« Ton père. »

Baptiste joua alors la comédie :

— Oh, j'oubliais quelque chose de la plus haute importance, dit-il.

— Quoi donc ?

— Il n'y a personne pour monter la garde au dehors ; alors Renaud et Troyat vont avoir sur nous l'avantage de la surprise.

— Ils ne l'auront point, dit Nap. Je vais aller faire la sentinelle.

— C'est ça. L'homme au dehors et Charmaine dans sa maison. Vous ne serez pas trop de deux.

Comme ils allaient quitter le *bunkhouse*, le chef leur dit :

— À la moindre alerte, tirez en l'air et j'accourrai vous prêter main-forte.

Quand il fut seul, il ouvrit le paquet.

Une pile de lettres parut. Des lettres parfumées.

Des lettres de femme. Il en lut une :

— Ah, le salaud !

Il en lut une seconde :

— Ah, le couillon.

Il en lut une troisième :

— Ah, la salope.

La lecture de la quatrième lettre lui arracha l'exclamation :

— Ah, les deux assassins !

Il mit les lettres dans sa poche et sortit une autre enveloppe du coffre-fort.

Étonnement. Surprise. Stupéfaction. Sur l'enveloppe étaient écrits ces mots :

> « Quiconque lira ceci devra transmettre cette enveloppe cachetée et scellée telle quelle, au chef de police Baptiste Verchères, Squeletteville, Manitoba.
>
> « Alcide Boyer. »

Fébrilement le chef déchira l'enveloppe.

Ce qu'il lut lui causa une telle stupéfaction qu'il s'écria :

— Ça bat quatre as !

Il entendit le coup de feu convenu.

Ses deux colts parurent dans ses mains comme par magie.

Il poussa du pied la porte du *bunkhouse*. Et sortit.

Renaud et Troyat étaient à sauter en bas de leurs montures. Ce ne fut pas sur les deux chenapans que Baptiste tira.

Non.

Il fallait aller au plus pressé.

Leur couper toute retraite possible.

Alors, de deux balles, il abattit les deux chevaux. Puis il s'attaqua à Renaud.

D'une balle il lui fracassa le poignet droit. Le pistolet de Battling quitta sa main inerte. Et tomba sur le sol.

Un instant plus tard la même aventure arriva à Troyat. De sa main valide, Renaud sortit un second pistolet.

Son dernier poignet fut cassé à son tour. Même chose à l'ex-contremaître.

Baptiste ordonna :

— Approchez-vous de moi.

Les bandits hésitaient.

— Rendez-vous ou bien je vous tue comme des chiens.

Tout de suite, il se reprit :

— Pas comme des chiens, mais comme les bêtes puantes que vous êtes !

Quelques minutes plus tard. Les deux bandits sont emmenottés. Ficelés. Prêts à être livrés à la mort, aux vautours et autres oiseaux de proie.

Baptiste dit :

— Ravelle...

— Oui, boss...

— Allez au bivouac et ramenez-moi mon *posse* et vos *cow-boys*.

Il expliqua :

Nous allons faire subir aux deux saligauds un procès juste et équitable selon la loi non écrite de l'Ouest.

— Entendu...

— Quand il fut seul avec Charmaine le chef lui dit :

— Promets-moi, petite, de m'obéir quand je te demanderai de quitter la pièce au cours du procès.

— Mais pourquoi ?

— Pour t'éviter une très grosse peine, ma fille...

Chapitre X

Le tribunal du peuple

Le *posse* était arrivé. Les *cow-boys* aussi.

Ils étaient tous dans le *bunkhouse* où allaient siéger le tribunal selon le droit du *far-west*.

Le juge était le maire de Squeletteville.

Six jurés venaient d'être choisis parmi les membres du *posse*.

Nap. agissait comme avocat de la reine Victoria.

On avait eu de la misère à trouver un avocat de la défense. Le maire dit :

— La séance est ouverte.

Ravelle se leva et dit :

— Baptiste Verchères sera le seul témoin entendu sous l'égide de sa majesté la reine.

— Monsieur Verchères, vous êtes chef de police de Squeletteville ?

— Oui.

— Avez-vous examiné le cadavre d'Alcide Boyer ?

— Oui.

— Objecté, fit la défense.

Le juge approuva :

— Puisque le *corpus delicti* est brûlé et inidentifiable, il m'est impossible, Ravelle, de vous laisser aller plus loin sur ce sujet...

Nap. dit :

— Très bien. Mais la loi de l'Ouest permet la condamnation à mort pour vol sur les *ranches*...

— Vous voulez faire une preuve de vol ?

— Oui et aussi de complot pour commettre un meurtre.

— Ravelle demanda :

— Voulez-vous nous lire une lettre qui vient de vous tomber sous la main ?

— Volontiers.

— De qui est cette lettre ?

— Du mort.

Il lut :

> Monsieur Baptiste Verchères,
>
> Cher ami,
>
> Si vous lisez cette lettre, c'est que je serai mort.
>
> Assassiné.
>
> La crainte horrible me hante.
>
> J'avais une foi entière, absolue, en un homme qui m'avait sauvé la vie, Battling Renaud.
>
> À tel point que je tentais de briser la résistance de ma fille pour qu'elle le marie.
>
> Hélas, comme je me suis trompé !
>
> La vérité est atroce.
>
> Affolante. Crasseuse.
>
> Renaud complotait avec une autre personne ma mort, puis la ruine de ma fille, le *frémoppe* et son meurtre aussi à elle. La pauvre petite... — Pourquoi les troupeaux décimés ? Pourquoi les assassinats ?
>
> — Dans le but de s'emparer de mon *ranch*.
>
> — Et aussi pourquoi ne fais-je point arrêter cet homme sur l'heure ?
>
> — Parce que je veux éviter à mon enfant l'horrible scandale qui éclabousserait ma petite.

— Dites, cher ami, à Charmaine, combien je l'ai aimée...

La jeune fille ne put réprimer ses sanglots. Baptiste se dirigea vers elle, la prit par le bras et l'entraîna au dehors. Il lui dit :

— Ne rentrez pas avant que je vienne vous chercher.

Silencieusement elle se dirigea vers la maison.

Le chef revint devant le tribunal improvisé. Nap. lui demanda :

— Vous avez sur vous quelques lettres d'amour ?

— Oui.

— De qui ?

— De la femme du mort, Boyer.

— Ils étaient séparés de corps, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et à qui les lettres d'amour de madame Boyer étaient-elles adressées ? À son mari ?

— Non, non.

— À qui alors ?

— À Battling Renaud.

— Voulez-vous en lire une ?

— Certainement.

S'adressant aux jurés le chef de police dit :

— Messieurs, je vais vous en lire une, une seule. Elle est un résumé, un summum des autres.

Il lut :

Mon beau Battling en or, laisse-moi d'abord te couvrir de baisers et de caresses.

Je t'adore, mon amour.

Pour que notre sentiment mutuel se fasse jour dans le confort qu'apporte la fortune, il faut que tu fasses la cour à Charmaine d'abord.

Puis item par item, voici ce que tu dois faire :

a) Tuer mon mari de telle façon que l'on jugera cette mort accidentelle.

b) Affoler Charmaine en détruisant au salpêtre des mille et des mille têtes d'agneaux.

c) Profiter de son affolement pour la décourager et acheter le ranch à vil prix et à crédit.

d] Si elle rouspète la faire disparaître au fond d'une mare dans les bas du ranch...

Je t'embrasse, mon chéri.

Mon amour...

Je t'use les lèvres de mes baisers.

Si tu peux en finir avec ce programme !

J'ai tant hâte d'être réunie à toi.

Gislaine Boyer.

Le juge observa :

— Charmant, hein ?

Ravelle dit aux jurés :

— Le vol et le complot ainsi que l'empoisonnement des agneaux ont été prouvés. Je réclame un verdict de culpabilité contre Renaud et son lieutenant Vic Troyat.

La défense dit :

— Si je plaidais je conterais des menteries. Alors je me tais. Le président du corps de jury déclara à son tour :

— Nous sommes prêts, monsieur le maire, à rendre notre verdict.

— Quel est-il ?

— Coupables !

Le juge statua :

— J'ordonne aux *cow-boys* du ranch AB*10,000 de se saisir des deux bandits et de les pendre haut et court à deux branches de l'un des chênes au dehors.

Sept minutes plus tard, il y avait deux chenapans de moins au Manitoba.

Comme Charmaine regardait les cadavres se balançant au bout de leur corde, Ravelle lui dit :

— Ne regarde plus ce spectacle d'horreur...

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut oublier le passé trop triste. Je te donne mes yeux, donne-moi les tiens, que j'y lise notre avenir radieux.

FIN

Le Cow-boy amoureux,
de Paul Verchères
(pseudonyme d'Alexandre Huot, 1897-1953),
est le deuxième récit à paraître dans la série
« Aventures de cow-boy »
publiée par *Police Journal,* à Montréal,
en 1948.

ISBN : 978-2-89668-766-4
© Vertiges éditeur, 2019
– 0767 –